

Roman : EL PROCU-- Auteur « Le papy qui rit » – Prologue.

Premier chapitre sur dix. 6999mots

Lorsque les deux sont d'accord, ce qu'ils font sans contrainte, ça ne regarde personne.

Mais souvent la justice s'en mêle...

## Prologue

*Je suis un vieux philosophe qui aimerait régler certains comptes avec la justice qui se mêle souvent de certaines affaires qui ne la regarde pas. Ce sont des affaires qui ne concernent que les parties entres elles, si les hommes **sont de parole et ne rompt pas un serment**, sinon c'est la justice qui sans occupe. Si les « choses » se passent sans violence ou sans parjure entre eux, ce n'est pas aux hommes de juger de pauvres êtres humains et se prendre pour des Dieux. C'est pourtant Dieu ou la nature qui a donné **des pulsions ou des désirs aux hommes et aux femmes** pour peupler le monde et ils n'y sont pour rien.*

*L'homme avant nous n'avait pas semble t'il tellement de pulsions pour donner naissance à l'homme- moderne : à partir de JC, il y avait environ 300 millions d'habitant sur notre terre ; en l'an 1900, environ 1 milliard, 650 millions ; en l'an 2013 environ 7 milliards et en 2050 il doit y avoir, d'après nos savants, environ 9 milliards et en l'an 2100 environ 15 milliards d'hommes modernes en survie. (Nos femmes sont de bonnes lapines)...*

*Qui a donné des pulsions aux hommes-modernes ? **Est-ce leur inné avant leur naissance ou leur acquit après leur naissance** ? Après l'an 1900, étant donné leur acquit d'homme moderne, il semblerait que ce soit ce dernier... aidé par l'érotisme...*

*Certains scandales actuels où certains procureurs et juges d'instruction, font montrent depuis un certain temps d'un sur-pouvoir, bien au dessus de celui des soi-disant « sages » qui sont normalement élus par le peuple...*

*Dans notre société, les juges assis ont le pouvoir et la fonction de rendre justice avec les lois votées par les députés, au nom du peuple français et les journalistes ont pour mission de manipuler les foules, il en est de même pour les écrivains qui pensent et donnent à penser...*

*J'ai commencé d'écrire il y a une dizaine d'années ce roman, puis je l'ai abandonné.*

*Personne ne m'a encouragé à le finir. C'était un peu trop plein de vérité. Maintenant, que je suis à la retraite, je peux écrire des contes pour grand enfants. Actuellement, grâce à des hommes-politiques-modernes « **demeurés enfants** », qui jouent un grand jeu avec des journalistes qui tournent autours d'un feu de joie, en tapant dans une casserole pendant que certains gays vont se faire appeler « Maman » et certaines lesbiennes « Papa ». Je pourrai écrire un livre comme « Blanche neige et les 7 nains », (une bande de sept curieux, ils se sont amusés... avec Blanche Neige...). Dans mon livre, ils sont tous en robes noires, ce sont l'ancienne télé en noire et blanc, vous choisissez l'une des deux couleurs ? (Une noire sur du blanc et du blanc sur du noir) J'ai imaginé une petite histoire pour faire comprendre au simple particulier ce qu'est le dos du miroir ou la partie opaques de la justice.*

*En ce qui concerne les affaires de la vie, qui n'intéresse que ceux en cause, sauf une bande de curieux que ça distrait grâce à une manipulation de la loi. Mon roman est l'histoire d'une pauvre fille, (**La Cosette** de Victor Hugo. Je l'appelle « Patricia » pour Patrie) qui sort de la misère et elle est aussi (**le Comte de Monte-Cristo**), qui se venge à sa façon au mépris des lois. Patricia va utiliser à la fois la justice et la presse pour son propre compte et faire sa place dans la vie. Elle est bien entendu travailleuse et même intelligente... ? (C'est à vous d'en juger ?) Elle va piéger un homme pédant, qui a ruiné sans remord la vie de nombreuses familles (La vie de familles **entières** sans s'occupé du mal qu'**il a fait à des enfants, en ruinant leur avenir**, dans des histoires privées, simplement pour montrer son pouvoir en utilisant la justice contre un accusé suspecté d'avoir commis un crime de circonstance. Cet homme suspect n'avez pas d'arguments de droit pour se défendre, sauf en donnant des motifs qui ne peuvent que se retourner contre lui. « C'est l'histoire du procu qui dit « **Pile tu perds et face je gagne** ». **Cette fois si, c'est Patricia qui dit** : « Lorsque les deux sont d'accord, ce qu'ils font sans contrainte, ça ne regarde personne. Et pourtant elle dit : **pile je gagne et face tu perds, c'est ça la justice, la justiss... la justiiiiice...** »*

*Elle va démontrer par des faits, que les relations privées entre un homme et une femme, quelque soit leur âge et leur position qui ne concernent qu'eux, et non la justice qui devrait s'occuper des violents, des voleurs et des gens malhonnêtes... La justice, met son nez ou elle ne devrait pas... Ca doit sentir bon, c'est même très attirant...*

*Mais les textes étant ce qu'ils sont, il faut les appliquer et c'est ce que nous allons*

*faire. Il ne faut pas oublier que les hommes politiques sont élus par le peuple, qu'ils représentent et ils votent des lois. Le procureur de la république veille à appliquer les dites lois, il est aidé en cela par la presse qui y trouve son compte. Ils gouvernent la vie privée des gens au dessus des hommes politiques ... Il faut noter qu'en général les magistrats font montre d'un sur-pouvoir, aidés en cela par la presse et les journalistes qui ont pour mission de manipuler les foules*

### **Patricia raconte son histoire...**

*(Lorsque les deux sont d'accord, ce qu'ils font sans contrainte, ça ne regarde personne).*

*Au début, elle raconte le début de sa vie. Puis des histoires de la vie réelle. Au cours des chapitres suivants : afin de rendre l'histoire de la vie simple, mais cachée, suivant les secrets privés et intouchables de chacun... Ces histoires seront au cours du temps, un peu plus rigolote, mais avec une tendance érotique...*

Je suis une avocate qui a fait parler d'elle en son temps. Les lecteurs doivent pouvoir reconnaître dans sa simplicité quelques affaires de près ou de loin qui ont fait vendre du papier et utilisé le temps de la télé qui peut se permettre de faire des gros titres, avec des faits-divers, qui font vendre sans remord la vie intime des gens.

Je m'appelle Patricia, j'étais célibataire, vingt ans et quelques petites années en plus, toujours vierge et j'ai travaillé comme une acharnée pendant toute ma vie d'études. *(J'avais eu le bac à dix sept ans ...)*. J'étais maintenant simplement comme secrétaire auprès du procureur de la République d'une ville de province et j'attendais un geste de mon destin pour m'orienter...

Lorsque je jette un regard en arrière sur ma vie, je sens que sur mes lèvres se dessine un sourire ironique, car je m'amuse beaucoup avec des gens qui se croient supérieurs ou d'essence supérieure. On doit aussi en cherchant un peu trouver au fond de mes yeux, derrière la malice que je sais cacher, de la tristesse en souvenir de gens que je n'ai pu aider, écrasés par notre société inhumaine. Je dois d'abord me présenter : maintenant on m'appelle « l'avocate X ». Alors que mes consœurs se font appeler « avocate », elles plaident en pantalon, souvent en jeans et chaussures basses sous leur robe noire satinée. Moi, je plaide en jupe, sous ma robe noire et en talon haut et parfois même parfois, je quitte mon slip, avant de rentrer dans la salle aux fauves pour me donner une certaine aisance, comme si personne ne pouvait penser que j'étais nue sous ma robe noire et je l'étais ... et comme on le disait à l'école primaire ou je vivais avec les enfants de mon rang : « *je leur pise au cul à tous ses prétentieux, qui tournent et virent, pour ce donner de l'importance* ». Je peux le dire sans fausse modestie, je suis aujourd'hui l'avocate la plus connue en France et même aux Etats-Unis ou je plaide souvent et travaille avec mon mari. Je suis né dans une famille modeste, mon père était entrepreneur de maçonnerie, n'ayant pas voulu se salir dans des histoires de pot de vin, le monde politique a réussi à le conduire à la suite de différentes manœuvres à la faillite et à le remplacer par un de ses confrères qui lui "*savait travailler...*". Mon père est mort de tristesse des manœuvres de ces salauds. J'ai réussi, en gardant des enfants ou des malades la nuit, à faire des études universitaires. J'ai pensé un moment faire ma médecine, mais je me suis vite rendu compte, que pas plus que les autres, je ne pourrais empêcher les gens de souffrir ou de mourir. Je l'avais senti en gardant la nuit madame la Baronne de M... qui malgré son argent et ses relations, était morte comme une pauvre femme solitaire dans sa splendide propriété et avec sa douleur, douleur auquel son médecin n'y pouvait rien... Moi, je ne

pouvais que lui tenir la main jusqu'à sa fin, ou ces derniers mots, que je n'oublierai jamais : *merci mademoiselle, merci de m'avoir apporté votre amour sincère à la fin de ma vie ou j'étais seule... merci... merci de tout mon cœur. Je vous souhaite de vivre votre vie en ne pensant qu'à vous, car nous ne sommes souvent que seule... Surtout à la fin... Mais aimez bien les hommes, seulement les bons, et dites leurs : « je vous aime pour toujours, ce soir... »*, *En pensant que ce jour sera éternel dans vos pensées, mais que le présent sera vite oublié par lui ou parfois par vous. C'est la vie....et prenez sans regret tout ce qu'ils vous apportent, que ce soit du plaisir ou des cadeaux* ». Je ne pouvais faire ce métier de soigner les corps en connaissant leur fin. Mais, si je faisais du droit, j'aurai souvent l'avenir et le bonheur des gens en main et j'aurai certainement plus souvent la possibilité de sauver des gens qu'en étant médecin. Mes professeurs de droit voulaient faire de moi un magistrat, là encore j'ai hésité, car je sentais que je deviendrais un robot, une machine sous leur contrôle et deviendrais une sorte de terminal d'ordinateur, mais je souhaitais être libre. Une sorte de bergère du Larsac dans une société intellectuellement robotisée. Aussi, je me suis contenté dans un premier temps de passer mon droit et divers concours pour passer le temps. J'ai fait plusieurs séjours aux Etats-Unis où j'ai compris le droit « vivant » à l'américaine, tout en me perfectionnant avec leur langue. Comme, il fallait que je travaille, cela m'a permis de gagner un peu d'argent pour me payer mes études. Mes petits diplômes en main, j'étais devenue la secrétaire de Monsieur le procureur de la république de...

Au début, j'étais en admiration devant ce magistrat, la quarantaine, bel homme, autoritaire, exigeant, mais compétent. La justice, c'était lui. Je passe sur une adaptation assez difficile à la vie active, où toute la théorie apprise à l'université, semble assez loin de la réalité. Je côtoyais au tribunal des gens imbus d'eux même et surtout de leur robe de deuil qui faisait des effets.

Petit à petit, sans nier sa compétence professionnelle, je me suis rendu compte que mon patron n'était pas autre chose qu'un robot de bonne qualité, fabriqué en remplissant son cerveau **d'acquits** pour servir la société du moment. (*Servile devant la hiérarchie et certains notables, mais acharné et même méchant avec les faibles*). Je lui avais découvert un certain penchant au voyeurisme dans les dossiers de sexe. Il regardait dix fois les cassettes ou les photos pédophiles saisies et constituait des archives en relevant des photos sur les points les plus scabreux. Tout a basculé, lorsqu'un jour il a écrasé un pauvre type qui avait vécu et travaillé toute sa vie pour sa famille. Je suis certaine qu'il le savait innocent et la victime d'une cabale familiale, mais il n'a eu aucune pitié pour lui. La condamnation a été dure, surtout devant la faiblesse de la plaidoirie de son avocat. En fait, dans cette affaire, ses enfants voulaient se venger inconsciemment de l'autorité et de la supériorité de leur père et sa femme ayant divorcé de suite, avait pu récupérer l'avoie familiale pour vivre avec son amant. Enfin, comme elle disait : *"Je vais pouvoir enfin vivre ma vie... "*. Résultat : *la liberté et l'indépendance **théorique** pour tous ces gens là... et la prison pour le pauvre type.*

J'en ai pleuré en cachette, je n'ai rien dit, mais j'ai serré les dents, me promettant de le venger et même, un jour de le faire libérer, car je commençais de voir le but à atteindre... Mais, il me fallait du temps et je l'avais... J'avais pris la résolution de remettre certaines choses en place. Je me voyais en Zorro, redresseur de torts et justicier à double visage. Puisque

m'sieur le procu, se retranchait toujours des phrases toutes faites: *"on doit appliquer les textes... ce n'est pas nous qui les faisons... nous ne sommes pas responsables de la conséquence de leur porté... même si parfois, ils sont injustes, je n'y suis pour rien... c'est à son avocat de le défendre..."*. Et bien, tant pis...! Comme moi non plus, je n'étais pas responsable des conséquences de l'application des textes, j'allais en user... Il n'aurait qu'à prendre un bon avocat : *« Pile tu vas perdre et face je vais gagner en ayant pipé les dés... »*. Je ne suis d'ailleurs qu'une jeune femme sans défense... Une pauvre femme humiliée par son patron et le travail qu'il lui demandait de faire... et ceci pour avoir un chèque à la fin du mois. Une pauvre femme, qui n'était qu'une *« fausseté »* vis à vis de l'Etat et de sa futur victime...

Il me fallait au départ, ouvrir une brèche dans la forteresse que représentait monsieur le procu et ensuite me faire aider par dame Justice. Pour la finale, attendez calmement la fin... Ce sera le combat de l'inné et de l'acquit... Dans un premier temps, je devais envahir la place. Je ne pouvais le faire, qu'avec les armes que la nature m'avez donné (*un jolie corps et une tête bien remplie*) en m'introduisant dans la brèche que j'avais entrevue. **La nature, l'inné, être une femme**, voilà mes alliés. La bataille du siècle : *"l'Inné", la simple nature originelle, contre "l'Acquit", la technicité et le savoir du moment*. Dans ce sombre palais de justice, c'était toujours *la technicité qui gagnait et la nature qui était écrasée*, emportant dans un tourbillon de souffrances des vaincus, sous l'oeil indifférent de dame justice et de ses serviteurs qui dans leur *âme et conscience* étaient presque toujours les vainqueurs. Pour que je puisse vaincre, il suffisait que j'ajoute la technicité contre la nature, **l'acquit contre l'inné**, et surtout ne pas faire d'erreur, sinon je risquais d'être prise à mon propre piège. Je me suis subitement sentie investie d'une mission par l'esprit des millions de victimes d'injustices et le souvenir d'un de mes professeurs que j'ai véritablement adoré m'est revenu en mémoire. Il jour, il avait dit avec lyrisme : *"ce ne sont pas les peuples ou les civilisations qui changent le monde, mais quelques hommes et un des plus grand fut Monsieur PASTEUR, que les pseudos savants et intellectuels de l'époque se sont acharnés à détruire. Il était la vie et l'avenir, et les autres de la poussière emportée par le vent..."*. Je décidais de vouer ma vie à la vie, à la nature et au bonheur des gens. Ca risquait de faire des dégâts, mais comme **dans la forêt, il faut couper quelques arbres pour permettre à d'autre de pousser librement**. Il fallait que j'en abatte un, pour en libérer des dizaines... Il fallait que je déracine mon procu... en permettant à la justice à faire son œuvre...

*Le Papy qui rit – prologue – 02/2013 -*

## Chapitre deux

Le temps passe... Lorsque, je me suis sentie prête et sûr de moi. J'ai fait une première tentative, avec prudence, un soir où je devais travailler tard sur un dossier à boucler. C'était l'affaire d'un homme de l'âge du procureur, qui avait eu des relations sexuelles avec la fille de sa concubine. Je me souviens presque mot à mot du rapport de police, qui était assez salace et plein de détails croustillants. Le procu m'avait demandé mon avis sur l'affaire suivante : un pauvre type avait été interpellé par deux policiers et conduit au commissariat de police, avec les simples mots :

- Le commissaire veut vous voir...
- Pourquoi ?

- Ben...! Nous... ont sait pas....

Les policier l'avaient conduit au commissariat et fait entrer dans un bureau, une sorte de salon assez usé, avec fauteuil et divan. C'était un endroit programmé pour créer une ambiance qui faisait disparaître tout reflex de défense. Devant le divan, une table basse et des magazines de toutes sortes : chasse, pêche, bricolage, automobiles, faits divers, féminin, jeunes ados, bandes dessinées de caractère érotique (*le tout pour étudier les centres d'intérêts du client*). L'homme avait mijoté pendant plusieurs quart heures, pendant qu'on l'observait au travers d'une glace sans tain et enregistré par une caméra de surveillance.

Puis un type en polo est arrivé très décontracté. Il s'est présenté avec le titre « *enquêteur* ». Mais comme l'avait dit, Monsieur de La Fontaine, il y a déjà fort longtemps : "*ce doucet était un chat*". Ce doucet, c'était un flic-psy qui s'est installé sans gêne dans un fauteuil en fasse du divan en tenant un cahier ouvert. En fait, le flic diplômé en psy-universitaire l'avait travaillé psychologiquement pendant un très long moment, sans jamais lui dire pourquoi il était là, jusqu'au moment où il avait fini par lui dire que la fille de sa femme se droguait à quatorze ans, qu'elle devait certainement se prostituer pour se payer sa drogue et qu'il allait être obligé de la mettre dans un centre de rééducation.

Le piège était gros, le client était soulagé, enfin il savait pourquoi, il était là. Il n'était donc plus concerné directement, persuadé qu'il avait à faire à un enquêteur qui avait parlé de psychiatrie, que dans ce cas ce patricien dont il ne connaissait même pas la fonction, était certainement tenu au secret professionnel, cela semblait évident...

Très innocemment, sans avoir conscience que le psy-flic le manipulait et le prenait pour un rat qu'il faisait entrer progressivement dans un piège dont il ne pourrait plus sortir. Il avait finalement déballé tout ce qui fallait à la justice pour le conduire pendant quelques années en prison, au frais de l'Etat. Il avait tout raconté, comme une victime qui voulait faire comprendre ce qu'il avait enduré.

Il était entré dans *le rôle négatif d'une femme agressée*, qui n'a pu échapper à l'emprise de son compagnon de salon et qui vient de trouver une oreille complaisante. Le flic lui avait demandé d'une petite voix innocente :

- Que c'est-il passé avec la petite ?

- Et ben ! La première fois, que je me suis rendu compte que Lisa, la fille de ma femme, était une vicieuse. C'était un soir, ma femme avait été se coucher, elle prenait son boulot à six heures pour faire du ménage dans une grande société et devait se lever à cinq. Lisa était couchée, elle aussi. Moi, je ne me levais qu'à sept heures et je regardais la télé dans le salon allongé sur le canapé, lorsque j'ai entendu que Lisa m'appelait. Au passage, j'ai regardé si sa mère dormait. Si elle n'avait pas dormi, je l'aurai envoyé voir ce qu'elle voulait. (*Je regardais un match de foot en championnat...*) Comme elle roupillait, je n'ai pas voulu la réveiller et j'y suis allé. L'air pleurnicheuse, Lisa m'a dit, qu'elle avait mal au ventre : « *Ca me fait mal là* »...

Et elle a pris ma main comme pour me montrer et l'a promené sur son ventre. Elle disait : "*ta main me fait du bien... vas-y caresse mon ventre...*". Elle ronronnait de plaisir, on aurait dit une chatte en chaleur, elle était tendue et frottait ses cuisses l'une contre l'autre en se tortillant. J'étais surpris de ce comportement, je me suis dégagé, elle a voulu me retenir, me suppliant : "*reste... reste je t'en prie...*" mais je l'ai laissé. J'avais le coeur qui battait et je me suis couché. Je me souviens, comme je ne pouvais pas dormir, qu'alors

j'ai fait l'amour à ma femme.

Cette dernière phrase avait attiré l'attention du *doucet flic*...

- Votre femme dormait toujours ?

- Oui ! Elle prenait chaque soir un cachet pour dormir et le matin un autre pour se réveiller.

- Elle dormait donc profondément.

- Oui... Je ne sais même pas si elle s'est rendu compte que je la baisais.

- Elle ne vous avait donc pas donné son accord ?

- Ce n'est pas parce qu'elle dort, qu'on peut pas faire l'amour à sa femme...

Si elle ne veut pas, elle dit : « *J'ai mal à la tête ; je suis fatigué ; demain, je vais au boulot...* ». Je me souviens, ce jour là, elle m'a donné ses lèvres avec un délicieux baiser sans fin, comme si elle était dans un rêve et agitait doucement son ventre...

- C'est un point de vu, mais nous y reviendrons un peu plus tard. On est bien d'accord : ce soir là vous avez caressé le ventre de Lisa dans son lit et ensuite vous avez eu une relation sexuelle avec sa mère sans son consentement ?

- Et là ! Et là ! J'ai pas dit que j'avais tripoté la gamine, mais que je lui avais massé le ventre pour la soulager de ses coliques et en ce qui concerne la mère, il n'y avait pas de raison qu'elle refuse, elle aime ça et trouve même que je lui en donne pas assez.

- On est bien d'accord sur ce qui s'est passé... (*Il suffisait de passer sous silence le désaccord et c'était un bon pas de franchi*). Vous m'avez dit que souvent vous jouiez avec Lisa ?

- On a toujours joué, elle aimait bien rire, faire des chatouilles...

- Racontez-moi tout et en toute simplicité, on est entre hommes.

- Bon d'accord : quelques jours après, un soir, on regardait la télé comme elle n'avait pas d'école le lendemain, c'était le film "beau père". Dans ce film, mais vous devez bien l'avoir vu, on montrait l'amour d'une fille pour son beau-père. C'était bien joué et ça lui plaisait, même que de temps en temps, elle me faisait un clin d'œil. Dans ce film, les acteurs s'aimaient. On finissait par trouver normal que ça aille plus loin, du fait que la mère n'était plus là et qu'ils étaient heureux ensemble. Ca ne regardait qu'eux, pas vrai... ?

Pourquoi, ils auraient dû aller chercher ailleurs ce qu'ils avaient sous la main... ? Avec Lisa, on était sur le canapé et petit à petit elle s'est serrée contre moi, comme si elle avait froid et cherchait de la chaleur. Elle a passé sa main sous mon pull et s'est mise à jouer avec mes poils de poitrine. Moi, je ne disais rien, j'regardais le film.

- Au mot "fin", elle est restée sans bouger comme si elle dormait. Au bout d'un moment, je l'ai repoussé et dis d'aller se coucher. Elle a semblé se réveiller et m'a fait des chatouilles que je lui ai rendues en silence pour ne pas réveiller sa mère. Puis, elle m'a pris par la main et conduit dans sa chambre comme si elle avait quelque chose à me montrer. Elle a ouvert la porte, a allumé le plafonnier, m'a fait entrer et s'est appuyé contre la porte en la refermant. Je me demandais pourquoi elle faisait ça ? La réponse est venue de suite, un sourire espiègle aux lèvres, elle a soudain soulevé son tricot et m'a montré ses seins. J'étais surpris de ce geste, elle n'a pas attendu que je me ressaisisse pour dire : « *touches-les...* ». C'était comme un jeu qui prolongeait les chatouilles, d'ailleurs ce n'était pas la première fois que je voyais ses seins. Mais, ce soir là c'était différent... J'étais à deux pas d'elle, ils me narguaient et elle en rajoutait disant : *lequel tu préfères, celui qui a une framboise ou celui qui a une fraise sur le bout*. J'ai fait semblant de prendre son geste pour une plaisanterie, je l'ai repoussé gentiment et j'ai fait

le geste de partir. Comme, j'étais près à franchir la porte, cette petite garce a ajouté : *celui qui a une cerise sur le gâteau me démange...* Et ostensiblement, elle a passé sa main dans son jeans en poussant des petits grognements et en tendant son ventre vers moi, les yeux fermés, mais un sourire sur les lèvres.

- C'est curieux...

- Je ne savais que dire... et je n'ai pas pu dormir de la nuit. Ce film avait semble t-il déclenchait chez elle le désir de me faire prendre conscience qu'elle n'était plus une gamine. C'était comme un message. Elle m'avait montré ses seins, pour dire qu'elle était une femme et qu'elle en avait les attributs et même qu'elle connaissait le désir et savait maintenant l'assouvir. Le beau-père avait continué sa confiance, pensant démontrer le machiavélisme de Lisa, combien il avait résisté à dame nature, mais c'était sans compter sans le rouleau compresseur du flic, qui avait continué à le questionner, le pauvre homme avait répondu aux questions pièges posées innocemment. Il avait raconté... raconté... voulant se libérer de choses qui le gênaient.

- Et alors ?

- Un autre jour, qu'on regardait la télé assis sur le canapé du salon avec Lisa, elle s'est allongée et a posé sa tête sur mes cuisses. Ma main est venue naturellement se poser sur son ventre. Au bout d'un moment, en silence, elle l'a prise et faite passer sous son pull et l'a posé sur un de ses seins. J'ai tenté de résister, mais son geste était tellement innocent, c'était comme si elle avait cherché ma protection et désiré me montrer qu'elle était en confiance avec moi. Machinalement, je lui ai caressé la poitrine, comme j'aurai caressé un chat, sous ma main ses seins durcissaient et leurs bouts devenaient durs. J'essayais de deviner qu'elle était le bout framboise et le bout fraise ? C'était nonchalant, sans désir, sans crainte, neutre, comme si la mer avait caressé un rocher au soleil, pour le polir et le rafraîchir.

- Pour elle, je pensais que ça devait être pareil. Puis, comme dans un rêve, je l'ai vu défaire sa ceinture de jeans, ensuite faire glisser sa fermeture et passer sa main sous sa culotte d'un geste certainement habituelle pour elle. J'ai réagi en lui disant : *mais qu'est ce que tu fais ?* Elle m'a regardé, avec un triste sourire et répondu : *« j'en peux plus, il faut que j'y fasse »*... Je rêvais, c'était comme le film d'Emmanuelle et elle s'est caressée devant moi, jusqu'à ce qu'elle jouisse. J'étais comme paralysé, Je n'avais jamais vu une femme se caresser, mais voir Lisa c'était incroyable. Je n'en suis pas revenu... Lorsque je lui ai demandé pourquoi, elle avait fait ça, elle m'a dit : *j'étais pressée de jouir et si je t'avais demandé de me caresser, cela aurait été trop compliqué. Maintenant, au moins tu sais que je jouis.* Alors, elle a sorti sa main, de son slip et l'a mise toute ruisselante sous mon nez. J'ai eu un coup de chaleur, mais là, j'ai pu me retenir et l'envoyer coucher sans un mot.

- Vous avez bien fait, c'est tout ce qu'elle méritait.

- Je vivais une situation folle, j'aimais ma femme et cette petite garce était en train de me poser des problèmes. Tout était simple pour elle, alors qu'avec les femmes que j'avais connues, tout était toujours compliqué... Elle avait envie, elle faisait et c'était tellement naturel pour elle, qu'elle ne se cachait pas. Elle n'avait besoin de personne.

- Elle m'a expliqué que la première fois qu'elle avait fait ça, c'était qu'elle avait vu dans le film « *Emmanuelle* » la fille sur la balancelle se caresser devant la caméra et les spectateurs. Elle n'avait rien inventé et si on le montrait à la télé pourquoi le cacher dans la vie... J'ai pensé qu'elle avait fait

ce geste, pour bien me montrer qu'elle était une femme et plus une gamine

- Ca n'a pas dû s'arrêter là, avec une fille pareille ?

- Non ! Pour elle, cela semblait tellement naturel, que le jour où elle a pris ma main et l'a poussé jusqu'à son sexe dans sa braguette de jeans ouverte, j'ai pensé qu'à tout prendre, c'était plus normal que je la caresse, plutôt qu'elle le fasse elle-même. Aussi, je lui ai fait. Elle était trempée comme une soupe et elle a joui presque de suite.

En fait, je n'y voyais pas de mal, si je ne l'avais pas fait, elle l'aurait fait devant moi, pour me montrer une nouvelle fois qu'elle n'avait besoin de personne pour qu'elle jouisse. J'étais en survêt, pendant que je la caressais, elle a posé sa main sur mon sexe. J'ai repoussé sa main. Elle a insisté et l'a passé dessous avant que j'aie pu m'y opposer, en me disant qu'elle ne voulait pas être prise pour une égoïste et qu'il n'y avait pas de raison, puisque je lui donnais du plaisir qu'elle ne me le rende pas. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'elle branlait un gars et que dans sa bande, les filles faisaient toutes ça. C'était une sorte de jeu...

- Et vous, l'avez caressé comment ? En surface ou votre doigt dans le vagin ? *« Cette question est posée systématiquement aux filles par les flics quelle que soit leur âge, le flic demande aussi, s'il y a plusieurs doigts, les lesbiennes font la même chose mais sont rarement poursuivies Le lobby féminin anti-homme est puissant et bien protégé. J'ai parlerait plus loin ».*

- Juste sur le clitoris. Je la pensais vierge et seulement clitoridienne.

- Vous pensiez qu'elle était vierge ?

- Evidemment...

- Et alors ?

- Une autre fois nous regardions un film à la télé, c'était 38°, depuis un moment elle se tortillait sur le canapé, elle est venue sur moi en frottant son pubis contre le mien, puis, au bout d'un moment, elle a passé sa main entre nous, elle a sorti de mon slip ma verge, et s'est empalé dessus en poussant un cri de victoire : Ah ! Je la tiens, enfin ! Merci ! Elle est entrée sans me faire du mal, malgré sa grosseur... Allez agite toi, je suis prête à jouir et à peine deux minutes après, nous sommes parti ensemble... Je suis resté comme une fille qui vient de se faire dépuceler et qui n'en revient de ce qui vient de se passer...

- Vous l'avez fait souvent ?

- Deux, trois fois... Puis elle a trouvé un copain, je ne voulais pas qu'elle aille avec lui. On s'est disputé sur ce sujet et je sais qu'elle a tout raconté à son copain. Depuis quelques temps, il l'a laissé tomber et ne se parle plus et je vois qu'elle est triste et quelle m'évite autant que sa mère, qui n'arrête pas de me faire des scènes.

- Ca vous est dur ?

- Ha, oui ! Je pense que vous allez la mettre en cabane, cette petite salope... C'était la fin de l'histoire et j'ai fermé le dossier...

- Que pensez-vous Patricia de cette histoire ?

J'avais interrompue la lecture de ce dossier, lorsque j'avais vu le procu devant mon bureau. Cette affaire devait trotter dans sa tête à voir son air gêné de m'avoir fait lire ce récit un peu cru.

- Voilà une affaire bien enveloppé. Il s'agit d'un gars qui vient d'avouer en douceur, qu'il avait violé sa concubine pendant son sommeil et abusé sexuellement de la fille de son amie, qui est mineur et vie sous son toit. Cette affaire va plaire aux journalistes et délecter les commères. Je le



regardais d'un air interrogateur...

- En fait, il s'agit d'une dénonciation de sa *femme* qui était jalouse de sa fille, devenue sa rivale et de son avocat qui lui a dit « *j'espère obtenir la petite maison de votre ami au titre des indemnités que vous avez droit* »..

- Je ne suis pas le procureur, mais je pensais que c'était plutôt un écrit de dactylo, qui reprenait simplement la copie des phrases suggérées par le flic, pour accuser l'homme.

Mais, je sentais que c'était le moment de mettre ma première ligne à l'eau.

- En fait, humainement parlant, dans ce dossier au début ça commence par un flirt poussé, mais c'est surtout la différence d'âge qui choc. L'un est né plus tôt que l'autre, un adulte avec une jeune fille qui devient femme. Ce n'était pas sa fille, c'était une étrangère. Et ensuite, tout s'embrouille dans leurs relations.

- Comment ?

- Je pense au départ, que c'est dans la nature humaine de flirter. **Flirter**, c'est lorsque l'enfance en a marre de sa situation et laisse place au futur adulte, qu'elle est en train de devenir. Elle a besoin de comprendre l'autre en le touchant... Ces personnages, cessent de regarder comment les autres vivent, ça va être leur moment de vivre à leur tour. C'est souvent flatteur pour une jeune fille et pratiquement sans danger. C'est le signe qu'elle n'est plus une ombre, mais qu'elle devient vivante... On peut la toucher et la faire vivre, c'est ce qui c'est passé dans cette affaire, d'après la nature vivante de tout les temps.

Et, vlan ! Il n'y avait plus qu'à attendre les réactions de Monsieur le procu... Qui sont arrivés sans attendre.

- Mais dans cette affaire, lui c'est un salaud. En droit, il y a eu viol de sa femme et viol avec abus d'autorité d'un adulte, envers une gamine sous sa responsabilité, qui avait perdu les pédales. Il l'a dépucelé... Comment, il ferait pour prouver le contraire ? Il doit être puni et j'y veillerai...

Roman : EL PROCU-- Auteur « Le papy qui rit »

### **Chapitre 3** (Le flirt N°2)

*Attention monsieur le procu, monsieur le prédateur en puissance, vous allez perdre les pédales, si vous sentez une proie à votre portée. Cette femelle qui est en face de vous et qui éveille en vous un certain désir encore précoce, mais qui existe chez tout homme qui est un loup, prêt à croquer une pauvre petite biche à sa portée.*

Patricia - Bien entendu, mais ça nous éloigne du flirt du départ.

Procu - Par curiosité, vous auriez aimé flirter à son âge avec un homme plus vieux que vous ?

- Ça met déjà arrivé. J'étais en vacances l'an dernier dans la maison de ma mère à la campagne. A côté, il y avait un ami de la famille que je connaissais depuis longtemps. C'était un biologiste de la cinquantaine, étant impuissant parait-il... et abandonné par sa femme et nous parlions et flirtions depuis longtemps, c'était des moments agréables... Je ne risque rien avec lui car je suis toujours vierge, je me garde pour mon mari. Je pense que c'est surtout la pénétration qui marque la fin du flirt. J'ai l'impression que je ne serai plus moi, si je pratiquais le coït avec un homme qui ne soit pas mon mari. C'est la base de ma religion et mon éducation, qui sont profondément gravées en moi : « *presque tout, mais pas ça* »... . Si on élimine le coït des relations entre un homme une femme, je pense que d'après un psychologue que j'ai lu il n'y a pas très longtemps, qui parle du flirt : on peut en retirer un apaisement physique qui aide à faire vivre son corps et en retirer un certain

bénéfice. Une tension intérieure qui on ne sait d'où elle vient, *ça doit être l'innée*, mais qui disparaît avec les sensations du flirt, qui semble avoir accompli sa mission... Je parle bien sûr au passé, maintenant, je suis trop vieille pour flirter. Et à mon âge, j'ai dépassé les dix huit ans, les hommes ne veulent plus flirter, ils veulent tout... C'est dommage... Vraiment dommage...

J'avais terminé ma phrase sur un soupir... « *Allait-il mordre...* » ? En faisant semblant d'être faible devant lui, une secrétaire qui veut garder sa place, c'est connu, elle doit céder certains avantages à son patron. Surtout pour un petit flirt. Pourquoi un homme dans sa position irait-il chercher ailleurs, lorsqu'il a sur place ce qu'il lui fallait. Bien sur, je n'étais pas apparemment une pin-up : les cheveux tiraient en chignon, des lunettes genre 1900, pas de maquillage, et avec mon tailleur genre Chanel et dessous un chemisier blanc classique. Je m'étais depuis quelque temps déguisée pour mon rôle de secrétaire du Parquet de ... pour ne pas être embêté par les hommes. Je ne voulais pas passer quelques petits moments avec des hommes mariés pour aller au restaurant et pour me faire baiser ensuite, pour les payer de leur invitation ...

Après avoir rangé le dossier, je m'apprêtais à partir, lorsque nous nous sommes trouvés face à face entre son immense bureau et le mur. Nous nous sommes regardés un instant. Moi, j'avais certainement le regard neutre de la petite biche, qui baise les yeux, qui n'attend rien, mais je voyais que lui, il avait les yeux brillants du désir de me prendre dans ses bras et que ses mains n'attendaient que ça. J'ai fait semblant de m'entraver, il m'a retenu et nos regards se sont croisés. J'y ai vu comme une supplique dans le sien... il a approché son visage du mien, je me suis retiré un peu en appuyant mon ventre contre le sien et alors il m'a embrassé. Au début, je lui ai refusé ma bouche en tenant les lèvres fermées, puis je me suis laissée aller dans ses bras, entrouvrant la bouche et je lui ai rendu son baiser dans le style des énamourées des feuilletons Américains de la télé. En prenant ses lèvres à pleine bouche et montant lentement mes mains dans son dos, pour finir par lui caresser le cou et les cheveux. Ensuite, je me suis dégagé en disant : *Laissez-moi... ! Laissez-moi... ! Excusez cet instant de faiblesse et d'attirance* et je suis ensuite partie sans me retourner.

Pendant quelques jours, je gardais mes distances en baisant les yeux. Finalement, j'ai remarqué qu'il se rapprochait de moi et cherchait à apercevoir mes seins sous mon chemisier, dont j'avais déboutonné un bouton. Je l'ai regardé comme l'autre jour, en faisant l'œil de biche qui est sous la domination du chasseur. (*C'est le comportement que cherchent les violeurs qui sont à l'affût d'une future violée*). D'après une étude américaine, les femmes risquent d'avoir une *malchance* sur neuf d'être violée durant leur vie. Il y en a un certain nombre qui on fait l'objet de cette étude et qui étaient violées à répétition. Il est prouvé que certaines recherchaient « *la fascination du violeur, avant de lui céder* ». Puis le soir, au moment de partir, il m'a coincé dans un coin de son bureau et m'a pris dans ces bras, nous ne risquions pas d'indiscrétions, son bureau était totalement bloqué par des systèmes électroniques qu'il commandait de sa table et était insonorisé pour tenir secrète les conversations qui s'y échangeaient. Et il a tenté de me prendre un baiser. Je me suis défendu mollement en disant dans un souffle:

- Qu'est ce vous tentez de faire... il ne faut pas...

- Juste un baiser Patricia, juste un baiser. C'est tout ce que je vous demande. L'autre jour, ça nous a rapprochés et rendus humain comme vous l'avez

dit... Juste un baiser...

A ce moment et sans répondre, j'ai pris ses lèvres avec une sorte de violence-sexuelle tout en me cambrant pubis contre pubis. Je sentais sa verge raide comme un gourdin que j'avais placé au bon endroit tout en me tortillant les fesses, comme si je prenais du plaisir à ce baiser. Il tentait de me maîtriser tout en maintenant ma tête contre la sienne. J'ai réussi à me libérer, en cambrant encore plus afin que mes seins soient juste sous son nez, il ne tenait plus en place et il les a embrassés, enfin ce qu'il en voyait. Ce n'était déjà pas mal pour une seconde fois. Maintenant, il avait eu un acompte et je me suis dégagé en disant comme pour moi-même :

- Non ! Non ! Il ne faut pas ! Il ne faut pas ! Laisser moi, je vous en prie. Il ne faut pas ! Voyez comme je tremble...

A ce moment, il a semblé prendre conscience qu'il dépassait les bornes avec une pauvre secrétaire et il m'a lâché en arrangeant son aspect vestimentaire qu'il avait un peu désuni.

Une pensée mais venue : quand il allait rentrer chez lui, allait-il demander à sa femme, l'air penaud, le solde de l'acompte qu'il venait de prendre avec moi ? De toute façon, maintenant qu'il avait une zigoulette enflée, il fallait qu'il se débrouille avec.

Avant de partir, je me suis approché de lui et lui ai donné un baiser au bord de ses lèvres. En disant : à *demain*... d'un air satisfait comme quelqu'un qui venait de passer un bon moment. Il ne fallait pas, qu'il se complexe et me laisse tomber après le culot qu'il venait d'avoir à me serrer contre son sexe et en m'embrassant les seins. S'il me laissait, il faudrait reprendre le scénario au début. Je n'étais pas pressé, j'attendais *le signe* qui me donnerait l'ordre d'agir. Les choses arrivent qu'en c'est l'heure, mais elles arrivent toujours. « *Attendre et agir* », c'est ma façon de voir l'avenir.